

# **Le Souper**

de Julia Perazzini

**Revue de presse**

## Le Souper, écriture, conception et jeu de Julia Perazzini, au TPM – Théâtre Public Montreuil

Mar 02, 2024 | Commentaires fermés sur Le Souper, écriture, conception et jeu de Julia Perazzini, au TPM – Théâtre Public Montreuil



© D. Thébert

**ff** article de **Nicolas Thevenot**

Le vert a cela d'unique qu'il embrasse dans le chatolement de son feuillage aussi bien la vigueur du vivant que la froide ombre de l'outre monde. Julia Perazzini drapait le sol de son plateau d'un immense velours vert, miroitant pareillement à la trainée d'une mer tout juste retirée : les arêtes noires que forment ses plis rythment par une hasardeuse géométrie son étendue moirée, striée, comme une toile du peintre Simon Hantai. Dans cet entre-lac profondément troublant, dans cet univers qui est une surface changeante au gré des lumières comme l'océan sculpté par l'écliptique solaire, Julia Perazzini se dresse tel un phare au milieu du songe dans lequel nous sommes plongés. Incontestablement sa proposition scénographique alliant simplicité et puissance infinie d'évocation, mouvant sans jamais se figer en une stérile illustration, travaille l'ossature de l'invisible, tend l'absence à la manière d'une membrane dont la porosité laisserait filtrer d'inconscientes images, pulsées par le troublant environnement musical de Samuel Pajand. Les rides qui affleurent à la surface sont peut-être celles d'un visage buriné par le temps, creusé par les larmes, à moins qu'il ne s'agisse des linéaments d'un paysage aride, millénaire. Et puis, la transgression est peut-être aussi de mise avec ce vert qui remplit tout l'espace et recouvre le buste de l'actrice, quand on sait combien cette couleur était frappée d'interdit au théâtre, et si l'on en croit Michel Pastoureaux, parce que les costumes ainsi colorés devaient être peints (et non teintés, le pigment étant instable pour cela) d'une préparation à base de vert-de-gris, composé chimique très toxique voire mortel au contact. **Le Souper** fait des tabous ses commensaux. À la bonne franquette.

Le spectacle de Julia Perazzini, servi dans cet écrin de velours, est une invention sensible, fantasque, construite depuis la disparition d'un frère qu'elle n'aura jamais connu car disparu avant sa propre naissance. Dialogue avec le mort qui est peut-être avant tout un dialogue avec soi-même si l'on veut bien accepter que nous sommes peuplés de ces ombres errantes, que c'est une forme d'altérité qui nous travaille au plus profond de nous-mêmes. Pour donner forme à cet échange, pour donner corps à cette intériorité fragmentée, enveloppe à cette absence, l'actrice fait appel à la ventriloquie mais également à un travail de sonorisation (micro HF) produisant des effets de dissociation entre espace et son. Un nouvel ordre mental s'établit. Ubiquité et dissolution de l'identité, éclatement de sa fermeture, sont à l'œuvre. Les paroles de la sœur et du frère se déversent comme dans des vases communicants. Rien de sinistre dans cette conversation, un zeste d'étrangeté et d'humour assaisonne cette nourriture roborative pour l'esprit. Les mots surgissent d'une détente, d'un repos que l'on pourrait imaginer éternel, d'un balbutiement qui ne dit pas son âge. La dramaturgie avance dans ce tâtonnement, redécouvrant ces petits cailloux blancs perdus dans la forêt de l'enfance. Julia Perazzini se fait porte-voix de l'absent, est menacée elle-même de disparition, et paradoxalement apparaît, se révèle dans ce solo qui se diffracte en duo, singulière, volontaire, étrangère à elle-même et probablement elle-même en cela, affirmant ce profil inexorablement double. En guise de dessert et conclusion, Julia et son frère nous offrent une savoureuse esquisse du mythe d'Orphée et Eurydice. Notre drame réside, nous dit-elle encore (son frère la qualifiant de « grosse causeuse »), autant dans notre manque de confiance envers l'être aimé que dans la défiance absolue suscitée en nous par le portier de l'outre-tombe. Elle a doublement raison.



© D. Thébert

**Le Souper**, écriture, conception, jeu : Julia Perazzini

Musique live : Samuel Pajand

Collaboration artistique et dramaturgie : Louis Bonard

Assistant scénographie : Vincent Deblue

Lumière et régie générale : Philippe Gladieux

Regard extérieur : Marie-Noëlle Genod

Régie son : Félix Perdreau

Costumes : Karine Dubois

**Durée : 1h15**

Du 27 février au 6 mars 2024

Du lundi au vendredi à 20h samedi à 18h

Relâche le lundi

**TPM**

**Théâtre Public Montreuil**

Salle Maria Casarès

63 rue Victor-Hugo

93100 Montreuil

Tél : 01 48 70 48 90

[www.theatrepublicmontreuil.com](http://www.theatrepublicmontreuil.com)

Entretien avec **Julia Perazzini**  
Propos recueillis par **Wilson Le Personnic**  
Publié sur **maculture.fr** le 11/06/23

Depuis plusieurs années, la metteuse en scène Julia Perazzini explore dans son travail les notions d'invisible et d'absence, notamment à travers le médium de la voix. Dans son dernier solo *Le Souper*, elle imagine la rencontre avec son frère aîné décédé avant sa naissance. Dans un dialogue à travers le temps et l'espace, entre la mort et la vie, elle donne voix à son frère disparu avec humour et gravité grâce à la magie de la ventriloquie. Telle une spirite, elle engage seule une conversation d'outre-tombe, un rituel cathartique qui nous renvoie sur la place qu'on laisse à nos morts dans nos vies. Dans cet entretien, Julia Perazzini partage les rouages de sa recherche et revient sur le processus de création du *Souper*.

**Depuis plusieurs années, votre travail explore la notion d'invisible, notamment à travers le médium de la voix. Pourriez-vous retracer l'origine de cette recherche autour de la voix ?**

J'ai commencé à travailler sur la voix il y a dix ans et avec le recul je me rends compte que cette recherche est liée à l'écoute : écouter d'autres parties de soi et celles des autres, celles qui font peur, celles qui sont enfouies, les invisibles, les drôles aussi. J'ai longtemps eu l'impression qu'on était nombreux à l'intérieur de moi. Aujourd'hui, après avoir créé plusieurs projets, je réalise que mon travail s'articule beaucoup autour de l'invisible et de l'absence. De ma pratique de comédienne, dont l'un des privilèges est de pouvoir me glisser à chaque fois dans la peau de nouveaux personnages, ou de leur faire une place, est né le désir de me lancer dans une observation des rapports entre intérieur et extérieur du corps, visible et invisible. Transcender l'enveloppe pour capter une chose essentielle : le souffle, ce qui nous active. Dans mes pièces, j'essaie de rendre visible l'invisible, ou du moins le rendre perceptible, palpable d'une autre façon que par le visuel. La voix est un médium qui matérialise l'invisible et il rejoint parfaitement mon envie d'explorer la notion de métaphysique. J'ai toujours eu envie de créer des pièces qui ouvrent nos champs de perceptions, qui permettent un pas de côté avec la vie, d'écouter autrement, partager un peu d'immatériel. J'ai toujours été fascinée par les êtres humains, par leurs gestes, leurs manières de parler et de bouger, comment chacun-e existe par la parole, comment chacun-e s'incarne. J'aime nous voir comme des entités sculptées au cours du temps, par un contexte et par le simple fait d'exister, ce mystère. Le besoin qu'on a d'y mettre du sens. Et comment on fait pour supporter cela.

**Votre pièce *Le Souper* est un dialogue fantasmé avec votre frère aîné décédé avant votre naissance. Pourriez-vous retracer la genèse de cette pièce ?**

Cette pièce répond certainement au besoin de me connecter à cette part manquante de mon histoire, de mon identité. À cette période de ma vie, je sentais bien qu'il y avait quelque chose qui me poursuivait et que je devais lui faire face. Je réalisais que tout ce qui se rapportait à la mort m'affectait ou me touchait particulièrement, sans filtre, sans distance. Il y a eu des hasard et des rencontres qui m'ont mises sur la voie,

gentiment... Je réfléchissais à une nouvelle pièce, en collectant du matériel, en répertoriant des thèmes, je tournais toujours autour de la peur, la mort, l'inconscient, la pensée coincée dans un mode binaire... Et un jour j'ai compris que tous ces sujets qui me troublaient, m'échappaient et se retrouvaient dans l'imaginaire lié à mon frère Frédéric décédé encore bébé. Il fallait peut-être simplement que je rentre en dialogue avec lui pour mettre à plat cette situation. Prendre conscience de ça était vertigineux au début mais j'ai fini par me dire qu'il fallait affronter cette peur justement, pour aller de l'avant, qu'il fallait se mettre à table avec lui pour voir ce qu'il avait à me dire. Bizarrement, cette nouvelle configuration ouvre la pensée et l'imaginaire. Pour oser écrire *Le Souper* j'ai, entre autres, suivi un conseil de Marina Abramovic qu'elle partage aux jeunes artistes durant ses stages : explorer ce qui leur fait le plus peur, ce qui les dégoûte, ce qui les déstabilise. Cette pièce m'a forcé à faire face à la peur, à l'absurde, à ce qu'on ne veut pas voir, à des choses intimes enfouies, et pourtant universelles, dans l'idée de transformer mon rapport à cela. Imaginer cette rencontre me forçait à dialoguer réellement avec cette part manquante de moi, avec cet esprit ou cet être, ou âme, je ne sais pas. Je ne pouvais plus reculer. Et trouver comment je pouvais transformer cette douleur en force de vie.

**Comment avez-vous imaginé cette «rencontre» avec votre frère décédé ?**

J'ai imaginé au départ *Le Souper* sous la forme d'un duo, avec une personne ventriloque, qui incarnerait en quelque sorte le fantôme de mon frère décédé, comme s'il revenait par le biais d'un autre corps. Mais j'ai été rapidement super mal à l'aise à l'idée que quelqu'un puisse « jouer » mon frère mort. Et surtout, la pièce est un dialogue avec l'absence justement. Il fallait du vide, de l'air, qu'il y ait de la place pour l'autre et le vide qu'il laisse. Pouvoir faire résonner l'invisible. J'ai donc construit un dialogue dans lequel la présence de mon frère se décline et se manifeste de plusieurs manières : dans l'espace, dans le vide autour de moi, dans le drap de velours sur scène, dans les murs du théâtre, dans le gradin et finalement dans mon corps à travers mes cordes vocales. Passer par la ventriloquie était la manière la plus évidente de dialoguer avec cet autre invisible qui m'habite et lui donner une place. Ainsi sa présence à lui est mouvante, elle peut apparaître et disparaître, prendre une forme et puis une autre. C'est comme ça que je vis avec lui, depuis toujours. J'espère que cette voix incorporelle permet à chacun-e de se figurer ses propres absents, qu'ils-elles aient la place de les voir, de penser à leurs morts, par ricochet. Cette pièce est aussi un dialogue avec un inconscient collectif lié à la mort. À un moment, le personnage de mon frère prend de plus en plus de place, il fait même rire le public, le rapport s'inverse et je disparaissais au profit de lui. C'est un de mes moments préférés.

**Comment cette nouvelle pratique a-t-elle déplacé votre travail du corps et de la voix ?**

La ventriloquie est une pratique que j'ai commencé à envisager lors de ma précédente création *Holes & Hills* où j'incarne des voix connues et inconnues, provenant d'interviews dont j'ai retiré les questions. Dans cette pièce, je prenais en charge d'autres voix, d'autres manières de parler, en travaillant des positionnements

et des postures qui peuvent influencer l'émission vocale et changer la manière de respirer. On a tous une voix qui nous est propre, qu'on fait résonner d'une certaine manière à l'intérieur de notre propre corps. J'avais donc expérimenté différentes techniques pour la déplacer et trouver de nouvelles voix, en changeant le rythme, les accents toniques, les respirations à l'intérieur des phrases, etc. Dans *Le Souper*, la ventriloquie a induit dès le départ un rythme différent car je suis obligé d'être très calme pour la pratiquer correctement. J'ai dû ralentir... Mon corps devient presque immobile (surtout mon visage qui se désincarne) mais à l'intérieur tout continue d'être mobilisé avec énormément d'intensité. Même s'il est d'apparence détendu, mon corps est mis en jeu d'une manière très physique : je dois gérer ma colonne d'air différemment, ça demande une extrême concentration et en même temps une extrême détente. J'ai comme l'impression d'être dans un congélateur : mon corps est figé alors qu'à l'intérieur cette activité me donne extrêmement chaud. D'ailleurs cette chaleur dans mon thorax me donne parfois l'impression de ne pas être seule... J'ai la sensation de devenir une sorte de canal qui laisse passer d'autres voix : c'est comme si ce n'était plus moi qui performe et que quelqu'un d'autre prenait en charge mon corps le temps du spectacle, comme une chose qui se meut depuis l'intérieur ou qui me traverse. Je deviens comme une marionnette activée par le personnage de mon frère, ce qui instaure une forme de trouble dans la parole et dans les présences qui habitent le plateau. Je vis cette expérience comme une forme de dissociation, d'autant plus avec l'adrénaline de la scène et l'état second que provoque cette respiration *déplacée*.

### **De quelles manières avez-vous développé la fiction autour de ce dialogue ? Comment avez-vous initié le processus d'écriture ?**

Je suis parti de la trace que j'ai de mon frère, reçue indirectement par mes parents. Ça n'a pas été toujours confortable et j'ai eu des doutes sur ma légitimité. Découvrir les écrits et la pensée de l'anthropologue Vinciane Despret a été un réconfort et comme un tremplin. Elle a étudié les relations qu'entretiennent les vivants et les morts, et plus spécifiquement comment les morts activent les vivants. Je me suis inspiré du travail d'Apichatpong Weerasethakul et de comment il met en scène les morts dans ses films : ils viennent s'entretenir avec les vivants simplement, s'inventent, s'attablent, partagent un moment, discutent. Il n'y a pas de manière particulière de les montrer, on sait qu'ils sont morts, c'est tout. Mon frère est décédé à huit mois, bien avant de commencer à parler, ça me laissait donc une forme de liberté pour lui inventer des mots et un caractère. En partant de ce postulat, j'étais tout de suite dans la fiction mais ça j'en ai pris conscience que plus tard, après avoir fini la pièce. Pour commencer, j'ai écrit avec le plus de sincérité possible. Ce processus était une sorte de descente, comme l'écrit Annie Ernaux dans son cahier de notes : « une descente dans la sincérité artistique » dans *L'atelier noir*. J'ai commencé à partir d'une page complètement blanche. Etant donné que nous n'avons jamais vécu dans le même espace temps, je l'ai fait jaillir à partir de là où je suis maintenant, de ma propre réalité. Je me suis demandé alors ce qu'on se dirait si on pouvait se rencontrer aujourd'hui. À partir de là, tout était possible : je pouvais l'imaginer avec un corps de bébé

mais avec l'expérience d'une personne de quarante-cinq ans – environ l'âge qu'il aurait dû avoir aujourd'hui, ou bien l'inverse. Avec une expérience de vie ? Si oui, où ? Dans l'au-delà ? Et avec qui ? Ces questions étaient irrésolvables et je ne ressentais pas le besoin de les solutionner. J'ai apporté cette première matière en studio et j'ai improvisé des conversations en relation avec la musique de Samuel Pajand qui lui-même improvisait au fur et à mesure qu'on avançait. On ne savait pas vers où on allait. Je me suis laissé guider en faisant confiance au personnage de mon frère qui était en train de naître et d'écrire avec nous la pièce.

### **Comment en êtes-vous venu à imaginer cette rencontre autour d'un repas ?**

J'ai des intuitions... Dès le départ, j'ai eu la vision d'une immense table entre nous. Sûrement parce que la table où on se réunit pour manger est un symbole familial et que mon frère a toujours manqué à ce rendez-vous, à cette place. J'ai aussi sans doute été influencé par la pièce *Le Souper* de Jean-Claude Brisville, adaptée au cinéma, que mes parents adoraient. Je ne pouvais qu'imaginer notre rencontre durant une nuit, un espace diurne dans lequel on prend le temps et on parle de vie et d'amour... C'est un peu notre *Banquet*. J'aimais bien imaginer cette rencontre extraordinaire dans ce contexte ordinaire. On se disait aussi avec l'équipe de création que le déroulé du repas structure bien la dramaturgie de la pièce. La succession *entrée, plat, dessert* est similaire à l'organisation d'une pièce classique : *premier, deuxième, troisième acte*, et le quatrième acte c'est les digestifs (rire). Finalement, il n'y a jamais eu de table, ni de nourriture, mais un immense tissu de velours vert réalisé avec des vieux pendrillons de l'Opéra de Lausanne que nous avons récupérés et fait coudre ensemble. Toute la pièce fonctionne par la projection du spectateur sur cet espace vert, ce décor qui prend des formes puis les perd, en transformation perpétuelle. Rien n'est fixe. C'est un repas magique et imaginaire pour se familiariser avec cette donnée complexe de la vie. *Le Souper* est pour moi un acte de liberté. Je souhaitais dès le début que la pièce aille vers la joie, vers la lumière, dans une forme de catharsis. Au théâtre on peut donner rendez-vous à qui on veut, c'est ça qui est bien.

**Écriture, conception, jeu Julia Perazzini. Musique live Samuel Pajand. Lumière Philippe Gladieux. Collaboration artistique et dramaturgie Louis Bonard. Assistant scénographie, régie générale et lumière Vincent Deblue. Regard extérieur Yves-Noël Genod. Costume Karine Dubois. Administration et diffusion Tutu Production – Véronique Maréchal. Photo © Dorothee Thébert Filliger.**

*Le Souper* est présenté les 16 et 17 juin au festival du Printemps des Comédiens puis du 27 février au 6 mars 2024 au Théâtre Public de Montreuil

# Julia Perazzini, son frère mort revit en elle

**SCÈNES** A l'Arsenic jusqu'à dimanche, la comédienne romande devient spirite pour comprendre le sens de la vie. Envoûtant

MARIE-PIERRE GENECAND

Julia Perazzini est une comédienne étrange. Magnifique et étrange. Lorsqu'elle crée des personnages, elle ne se glisse pas dans leur peau et les anime, comme tout travail théâtral, mais les invite chez elle. Ce sont les personnages qui semblent prendre possession de son corps, telle une spirite. Dès lors, la soirée est mystérieuse et magique. Comme si, en cheminant à ses côtés, le public visitait pour de bon le pays des ombres.

Cette impression est d'autant plus forte que, dans *Le Souper*, à voir à l'Arsenic jusqu'à dimanche, l'invité de Julia est son frère aîné, Frédéric, mort à 8 mois, cinq ans avant sa naissance. «Comment quelqu'un qu'on n'a pas connu peut-il nous manquer?», questionne la comédienne en marchant doucement sur un immense tissu vert qui évoque tour à tour une terre craquelée, une robe monumentale ou

un lit-utérus dans lequel se recroqueviller. «Pourquoi des gens meurent à 88 ans et d'autres à 8 mois?», insiste la somnambule. Les réponses, Frédéric les donnera lui-même à travers Julia. Ventriloquie et apaisement au programme.

Frédéric a une petite voix d'enfant. Qui ne dit ni les «m», ni les «b», ni les «p» – l'enfer des labiales pour les ventriloques! Julia Perazzini se tient tout près du public et son visage est impassible quand son frère parle à travers elle. Magie. Et jolie image de cette renaissance en son sein.

**«Comment quelqu'un qu'on n'a pas connu peut-il nous manquer?»**

JULIA

L'idée du *Souper*? A la fois un défi qui brave le ciel, comme lorsque Don Juan invite le Commandeur à sa table: res-

susciter un mort est bien une forme de provocation à l'ordre naturel. Et, à la fois, une réconciliation avec ce frère défunt qui est si vivant, presque obsédant, dans l'esprit de Julia.

Pourquoi d'ailleurs la comédienne est-elle si tourmentée par la mort de ce bébé qu'elle n'a jamais connu? «Parce que, désormais, la peur de perdre subitement est là, tout le temps», répond-elle en marchant vers le fond de la salle, tirant le tissu qui fait comme une traîne derrière elle. Majesté de la douleur.

Le frère est taquin, joueur. «Puisque la vie n'a pas de sens, à toi de lui en inventer un!», lance-t-il de sa petite voix moqueuse. Mais avant, il invite la jeune femme à «s'entraîner à bien mourir, c'est-à-dire à mourir sans ego». Julia ferme les yeux, toute la salle l'imite et, au fil des mots de Frédéric, on entame un voyage cosmique. On suit le trajet d'une boule lumineuse qui, depuis notre poitrine, irradie jusqu'à l'univers pour revenir à son point de départ en «absorbant tout l'extérieur à l'intérieur». Cette assimilation massive apaise, de fait. Le sens de la vie alors? Ce pourrait être

la confiance, celle qu'Hadès demande à Orphée, lorsque l'irrésistible troubadour vient chercher son Eurydice aux enfers et ne doit pas se retourner. Là aussi, Julia Perazzini compose tous les personnages et Hadès en fonctionnaire vaudois est, pour le coup, celui auquel on ne résiste pas!

## La confiance et la joie

La confiance donne un sens, donc, enseigne le fantôme de Frédéric, ainsi que l'humilité qui fait dire à Julia: «on est les locataires des situations, pas les propriétaires». Sous-entendu, on ne possède rien, ni personne, tout ou chacun peut nous être enlevé sur un coup de dé. Si on arrive à intégrer ces deux principes, on peut développer «la joie, cette vision assumée de la condition humaine». On le voit, la traversée est intense, lunaire, profonde. Le frère de Julia vit en elle. Après le spectacle, c'est Julia Perazzini qui vit en nous. Longtemps. ■

**Le Souper**, jusqu'au 8 mai, Arsenic, Lausanne. Le 25 mai, au Théâtre ABC de La Chaux-de-Fonds, le spectacle sera suivi d'un bord de scène en compagnie de Julia Perazzini et Vinciane Despret.



Julia Perazzini dans «Le Souper». La douleur en majesté. (TRISTAN SAVOY)



Mediapart  
25 novembre 2021  
Guillaume Lassere

## Julia Perazzini, le sens de la vie

La comédienne suisse interroge le sens de la vie en conviant son frère aîné décédé avant sa naissance à un diner imaginaire. « Le souper », seule-en-scène plein d'humour et de tendresse, désamorce sa propre peur de la mort en éveillant notre relation à l'invisible. Une subtile conversation d'outre-tombe qui témoigne de la possibilité de rire avec les morts. Splendide.

Le plateau, affublé d'un promontoire qui fait déborder la scène jusque sur les premiers rangs, est recouvert d'un immense tissu de velours vert. La chute du rideau de scène forme des plis qui se confondent avec l'ondoiement de l'eau d'une mer calme. L'unique décor est un accessoire malléable que Julia Perazzini appréhende prudemment, à la manière d'une terre inconnue. Assise en style seiza – la façon traditionnelle de s'asseoir au Japon – au milieu de l'avant-scène, fixant l'empreinte laissée par ses mains dans le tissu, elle interprète *a capella* « Your song » qu'Elton John composa il y a presque cinquante ans maintenant. Sa chanson à lui, Frédéric, son frère aîné qu'elle a convié à diner. Le hic, c'est que Frédéric est mort sept ans avant la naissance de Julia et qu'il était à peine âgé de huit mois. L'actrice se fait alors ventriloque. Seule une voix intérieure peut faire parler les morts. La conversation ne peut se faire autrement tant elle porte l'absence de son frère en elle. La voix, émanant du ventre de sa sœur, n'est plus tout à fait celle d'un enfant, pas vraiment celle d'un adulte, une voix entre-deux, indéterminée.

Perazzini parle de sa peur de la mort qui est, en fait, une peur de la vie. La discussion se fait métaphysique. Son frère l'invite à retourner le scandale de la mort en s'entraînant à partir, à disparaître. « *Je me suis rendu compte que j'avais peur non pas de la mort, mais de l'idée que ce qui existe peut disparaître n'importe quand*[1] » indique-t-elle avant de préciser : « *Mon intention dramaturgique était d'aller vers la joie, comme un retournement de la peur* ». Elle s'empare de l'épais tissu vert, que le délicat jeu de lumière de Philippe Gladieux fait vibrer de toutes ses nuances, le tord, le plie, le replie, l'allonge, dessine de nouvelles frontières, de nouveaux mondes. Le son d'une guitare électrique retentit. La musique live de Samuel Pajand accompagne la pièce, montant crescendo.

Le textile vert sert maintenant de drap pour un lit imaginaire. Le sommeil appelle les rêves. Frédéric, espiègle, revisite le mythe d'Orphée et Eurydice dont Julia interprète tous les personnages. Ils font le voyage des vivants vers les morts. Julia endormie se réveille en Cerbère, pousse des grognements qui sont apaisés par le chant d'amour d'Orphée, le même qui parviendra à émouvoir Hadès, le maître des Enfers qui lui rendra Eurydice, ici nymphe aux yeux de biche, à la condition que l'on connaît. Mais se retourner n'est-il pas un geste tout simplement humain ? Sans doute est-ce pour cette raison qu'Hadès a laissé partir Eurydice si facilement. Parce qu'il savait qu'Orphée se retournerait et ainsi son épouse reprendrait sa place dans le monde des morts. Telle Sisyphe condamné à faire rouler éternellement un rocher en haut d'une colline, Julia Perazzini pousse l'étoffe maintenant roulée en boule.

Le spectacle nie la chronologie, refuse la logique, revendique l'irrationnel pour s'aventurer à travers l'espace et le temps, entre le passé et le présent, la conscience et l'inconscient, la vie et la mort. Une grande douceur en émane, enveloppe les spectateurs. Le souper est une cérémonie rituelle qui préfère la légèreté au pathos, le rire aux larmes. La pièce est construite sur une succession de décalages qui désamorcent toute emphase à venir en provoquant le rire des spectateurs à l'image des problèmes d'élocution de Frédéric lorsqu'elle lui demande de façon incongrue : « *Tu veux que je t'apprenne à faire le b, les p et les q ?* » Mélancolie et humour s'entrelacent ici avec justesse.

À la très grande qualité esthétique de la pièce viennent s'ajouter d'indéniables vertus curatives. Prendre soin, s'entretenir. Julia Perazzini a puisé dans un livre de la philosophe belge Vinciane Despret qui l'a beaucoup influencé. Dans celui-ci, les morts « *dessinent d'autres chemins, d'autres frontières, d'autres espaces*[2] ». Despret place la notion du milieu au centre de son enquête : « *Le milieu c'est à la fois un lieu qui accueille, dans lequel des êtres peuvent vivre et trouver ce qui leur est nécessaire pour continuer leur existence, et c'est à la fois un lieu où l'on peut commencer le travail non pas de deuil, mais le travail que le philosophe Étienne Souriau appelle d'instauration : établir des relations, trouver des modes d'adresse, continuer à 's'entretenir' au sens de*

la conversation mais aussi au sens de 's'entre-tenir'[3] ». Jusque-là Frédéric n'était qu'une photographie exposée chez ses parents parmi d'autres photographies de ses frères et sœurs. Elle choisit de briser cette distance avec l'invitation à dîner, suscitant notre imaginaire en faisant appel au rapport que l'on entretient avec nos propres morts, avec ceux qui vivent toujours en nous. « *Le désir des morts d'être souvenus appelle les vivants à commémorer, tout comme l'obligation des vivants à le faire convoque le désir des morts*[4] ».

« *J'ai eu envie d'utiliser le théâtre comme un lieu où tout est possible, où tout peut prendre forme par le simple fait qu'on l'évoque devant les yeux des spectateurs. Cela donne ainsi une existence, une matérialité à ce frère qui m'a toujours manqué*[5] » confie Julia Perazzini. Entièrement vêtue de vert, maniant cet immense rideau de scène de velours vert, elle semble prête à conjurer le sort, à renverser l'ordre des choses. Des superstitions au théâtre celle concernant la couleur verte est probablement la plus prégnante, tandis que le mot « rideau » est à proscrire. Car l'injustice est grande. Mourir à huit mois, ça n'a pas de sens. Pourtant le rideau se transforme au fur et à mesure, marque les étapes de la pièce : robe, lit, abri, il se fait carapace protectrice, devient bienveillant, matérialise les fantômes. Des voix multiples de « *Holes & Hills*[6] », son précédent spectacle, à la ventriloquie du « *Souper* », Julia Perazzini poursuit sa traversée introspective dans les sinuosités mouvantes de l'identité, repoussant un peu plus les frontières du territoire humain. Splendide banquet, poétique et hypnotique, « *Le souper* » enthousiasme, éblouit. Julia Perazzini n'a pas fini de nous transporter.

[1] Ludovic Thomas, « Entretiens avec Gisèle Vienne et Julia Perazzini, deux metteuses en scène d'actOral », *Zibeline*, propos recueillis en juin 2021.

[2] Vinciane Despret, *Au bonheur des morts. Récits de ceux qui restent*, La Découverte, 2015, 232 pp.

[3] Tony Côme, « Aux bonheur des morts. Grand entretien avec Vinciane Despret », *Strabic.fr*, 20 juillet 2017, <http://strabic.fr/Vinciane-Despret-Au-bonheur-des-morts> Consulté le 25 novembre 2021.

[4] Vinciane Despret, *op. cit.*

[5] Ludovic Thomas, « Entretiens avec Gisèle Vienne et Julia Perazzini, deux metteuses en scène d'actOral », *Zibeline*, propos recueillis en juin 2021.

[6] Guillaume Lasserre, « Julia Perazzini, émetteuse existentielle », *Un certain regard sur la culture*, 24 septembre 2018, <https://blogs.mediapart.fr/guillaume-lasserre/blog/160918/julia-perazzini-emetteuse-existentielle>



## **Au Carreau du Temple, la comédienne Julia Perazzini fantasma une conversation avec le fantôme de son frère, dans un solo qui nous confronte avec humour à la peur universelle de la mort.**

Tasse de thé dans les mains, Julia Perazzini nous fixe de ses grands yeux verts intenses, comme saisie par la peur. Début mars 2020, on rencontrait cette comédienne bourrée de talent dans un café en face du Carreau du Temple. Cette trentenaire helvète nous avait bluffés dans sa performance *Holes & Hills* (2019), série délirante de portraits de femmes célèbres - de Dalida à Duras - où elle réinterprétait leurs interviews les plus connues sur scène.

Il y a un an et demi, elle s'apprêtait à jouer la première française de sa pièce *Le Souper*, où elle met en scène un dialogue avec son frère décédé, avant que le Covid ne stoppe net les spectacles. Elle nous faisait alors part de son lien très intime avec cette création : « *Mon frère était l'aîné de ma fratrie et moi la dernière. Il est mort avant ma naissance, je ne l'ai jamais connu. Un jour, je me suis rendu compte que je pensais toujours à lui et que ça générait une peur. C'était un épisode très douloureux pour mes parents, comme si cette histoire leur appartenait. J'ai alors eu envie de développer une relation avec cette personne qui me paraissait intouchable, à la fois absente et toujours présente.* »

### **Affronter sa peur**

On remarque le sweat en velours vert de Julia Perazzini. Il fait écho au gigantesque tissu de la même couleur qui remplit toute la scène dans *Le Souper*. Une teinte porte-malheur au théâtre, synonyme de poison, qui n'a rien d'anodin : « Elle renvoie à la peur et c'est un spectacle que j'ai créé pour affronter cette peur. »

Seule sur la scène, l'artiste se tient sur cet énorme pan de tissu, seul élément de décor. Il évoque des paysages comme le Styx des Enfers, mais fait aussi office de canapé moelleux, de plaid où la comédienne converse avec son frangin, être imaginaire à la voix aiguë et nasillarde. Car grâce à son talent de ventriloquie, elle joue le rôle de ce parent irréel revenu de l'au-delà, avec qui elle se met à table, pour manger une burrata, parler métaphysique et raconter le mythe d'Orphée aux Enfers.

On se laisse porter par ce dialogue improbable, profond et drôle. Et si, au départ, leurs échanges sont d'abord distants, teintés de malaise et d'effroi, ils deviennent peu à peu fluides, intimes, complices, comme pour retranscrire sa manière d'aborder cette peur, qui n'a cessé de la hanter. Pourtant, sa démarche n'est pas seulement une affaire personnelle : « Si j'ai créé cette pièce, c'est aussi par envie qu'elle soit un espace de projection pour chacun, de ses propres fantômes, de ses absents », explique la comédienne. A travers ce dialogue magique, hors de notre espace-temps terrien, elle nous invite à nous assoir avec la mort, à la regarder droit dans les yeux plutôt que de s'écheveler à l'éviter. Une intention qu'elle résume dans cette réplique au spectre : Je t'ai invité parce que de toute façon tu reviens tout le temps. »

### **A voir**

Les 17 et 18 novembre à 11 Carreau du Temple, à 19h30. 2, rue Perrée, Paris 3e. Tarif plein : 20 €. Tarifs réduits : 15 € et 10 €. Tél. : 01 83 81 93 30.

## **Le Souper**

C'est souvent autour d'un repas que se règlent les affaires de famille. Dans *Le Souper*, Julia Perazzini invite son frère à dîner. Un frère qu'elle n'a jamais connu, puisqu'il est décédé avant qu'elle ne naisse. Pas tout à fait seule en scène, la performeuse incarne avec humour et profondeur cette rencontre avec l'invisible, entre la buratta et le dessert.

Il est tout à fait possible de rencontrer les morts. Pour une fois, cette certitude ne nous est pas apparue en rêve ou dans un état de conscience altérée, mais sur un siège de théâtre grâce à Julia Perazzini. Pour sa dernière création, *Le Souper*, la performeuse suisse entre seule en scène. Du moins en apparence. Car une heure durant, elle sera accompagnée de son frère, décédé avant qu'ils n'aient pu se connaître. Mais aussi – quoique plus discrètement – par des mélodies de guitare émanant d'un promontoire qui allonge jusqu'aux premiers rangs une scène recouverte d'un grand drapé vert émeraude. Difficile donc de classer *Le Souper* dans la case solo. Disons plutôt qu'il s'agit d'un duo performé par le corps de Julia Perazzini : la personnalité du frère apparaît grâce à la voix nasillarde, narquoise et un peu aigue tout droit venue du ventre de la performeuse.

## **Rire avec les morts**

Les affaires de famille se réglant traditionnellement autour d'un repas, Julia Perazzini a invité son frère à souper. Non pas pour lui reprocher son absence, mais pour le rencontrer, « *chercher ce que c'est « nous »* ». On découvre ainsi Frédéric, frère aîné enfantin, rieur et moqueur. Outre de pouvoir converser avec les morts, Julia Perazzini, avec sa grande délicatesse, démontre qu'il est aussi possible de rire avec la mort. Tout au long de cette traversée, la performeuse sautille d'un registre à l'autre : cisaillement d'une blague, retour au réel de la salle de spectacle, absurdité de la ventriloquie, intensité d'une punchline sur la peur de la vie. De ces ruptures naît un rire qui fonctionne comme une passerelle, tendue par la performeuse pour nous emmener avec elle et son frère, toujours un peu plus loin. La conversation glisse alors, vers les rivages du paysage – lorsque son corps s'efface sous le grand tissu pour faire apparaître deux montagnes verdoyantes – ou de l'épopée – quand le frère raconte, façon cartoon, l'histoire d'Orphée parti récupérer Eurydice aux enfers. Bercés par les douces notes de guitare, hypnotisés par la vigueur de la performance et complètement embarqués par le rire, impossible, au sortir du *Souper* de ne pas vouloir un peu de rab.

> ***Le Souper de Julia Perazzini*** a été présenté pour les professionnels le 11 février au Carreau du Temple avec le Centre Culturel Suisse à Paris ; les 1er et 2 octobre à la Friche de la Belle de Mai, Marseille dans le cadre du festival Actoral ; du 6 au 9 octobre au théâtre Saint-Gervais, Genève, Suisse ; les 17 et 18 novembre au Carreau du Temple en partenariat avec le Centre Culturel Suisse à Paris ; du 4 au 8 mai 2022 à l'Arsenic, Lausanne, Suisse ; les 25 et 26 mai au centre culturel l'ABC, La Chaux-de-Fond en partenariat avec le Club 44 (le 24 mai conférence avec Vinciane Despret au Club 44 et bord de scène le 25 mai au centre culturel l'ABC)



LE CARREAU DU TEMPLE / ÉCRITURE  
ET MISE EN SCÈNE JULIA PERAZZINI

## Le Souper

L'invité d'honneur de ce souper n'est pas là, mais sa présence résonne dans l'espace et le corps de Julia Perazzini, et touche à l'intime de chacun d'entre nous.



© D. Thébert

*Le souper, étonnant solo à deux voix.*

Elle n'a pas connu ce bébé parti à l'âge de huit mois, ce frère dont la photo trônait au milieu des portraits de famille. Mais l'invitation est tentante : prendre appui sur un dîner pour une conversation à bâtons rompus avec l'être disparu. Seule en scène, la performeuse et comédienne Julia Perazzini plonge dans son histoire intime pour mieux réinventer une vie, une famille, oser les regrets et libérer les douleurs. En collaboration avec la chorégraphe Yasmine Hugonnet, elle fait de son propre ventre l'émetteur-récepteur de la parole du frère, usant de ventriloquie pour faire entendre sa voix. Dans les plis d'une immense nappe verte qui recouvre le sol, habillée d'une lumière qui devient une matière mouvante et nuancée, Julia Perazzini donne à sa performance une profondeur et une émotion tout en vibrations.

**Nathalie Yokel**

**Le Carreau du Temple**, 2 rue Perrée, 75003 Paris. Les 17 et 18 novembre 2021 à 19h30.  
Tél. : 01 83 81 93 30.



*Au Festival Actoral qui se tient à Marseille, partout dans la ville, jusqu'au 9 octobre, Julia Perazzini nous invitait deux soirs seulement à son Souper. Un dialogue avec l'au-delà qui modernise diablement la façon de parler du deuil sur un plateau.*

### « Donne à ce qui te touche le pouvoir de te faire penser »

La mort c'est le sujet du théâtre par essence (avec l'amour me rétorquerez vous !), souvent cela est très classique, formel et triste. La performeuse, ici bien accompagnée (création lumière faite par Philippe Gladieux et regard extérieur par Yves-Noël Genod), nous entraîne dans son immense drap de velours épais et vert sombre dans les plis et les replis des relations complexes que nous entretenons avec nos morts. Elle porte en elle son grand frère, décédé à huit mois.

Alors, on connaît le travail de Julia Perazzini, dont se rapproche d'ailleurs celui d'Anne Corté (elles étaient programmées à la suite samedi 2 octobre à Actoral, à la Friche). Elle s'amuse avec la ventriloquie, et avec les voix multiples. Mais *Le souper* n'a rien à voir avec sa dernière pièce, *Holes&Hills* qui se plaçait plus dans les méthodes de l'Encyclopédie de la Parole.

Et ça commence comme ça, par une chanson qu'elle « lui » chante au dessus de son « berceau », « Your song », d'Elton John... et donc ça commence fort. Elle est forte cette image, de cette femme, adulte, assise en posture japonaise qui regarde le creux fait par ses mains sur le tissu immense et lui parle.

### « Manquer de quelqu'un qu'on ne connaît pas »

En ventriloquie et en voix directe, elle parle donc avec son frère né et mort avant elle. Elle pointe par la performance, par le décalage entre l'image et le son, ce droit crucial et vital : manquer de quelqu'un qu'on ne connaît pas, et qui ne devrait pas manquer. La pièce parle de ceux qui restent, de la culpabilité et de l'incompréhension des vivants. Elle dit : « Cela n'a aucun sens, certains meurent à 80 ans et d'autres à 8 mois ». Et c'est insupportable, pourquoi certains ont le droit de mourir de vieillesse quand d'autres sont arrachés à la vie avant de l'avoir vécue, ou totalement vécue ? Et bien *Le souper* vient dire qu'il n'y a pas de « parce que » à ce pourquoi, et que si même Orphée n'a pas réussi à ramener Eurydice des Enfers, alors qui ?

### Images d'un au-delà

Cette idée de faire décor avec un démesuré drap de velours vert forêt vient de Vincent Deblue qui assiste Julia Perazzini à la scénographie et qui a d'ailleurs repris la lumière de la pièce. L'idée de faire mouvement avec et d'y arriver, c'est Julia. Ce tissu devient tout : robe de reine, lit, tente où pointent deux corps comme par magie.

La pièce est étonnamment douce et légère, drôle aussi, sincère surtout. Il ne s'agit pas de faire tombe et encore moins mausolée, mais d'interroger sérieusement ce vide laissé et de le sublimer, en danse et en chant. Le sujet finalement du *Souper* ne serait-il pas de trouver la place juste pour chacun, les vivants et les morts, eux étant par définition toujours plus nombreux que ceux qui respirent. Que faut-il faire, les laisser reposer en paix sûrement, mais sur velours alors.

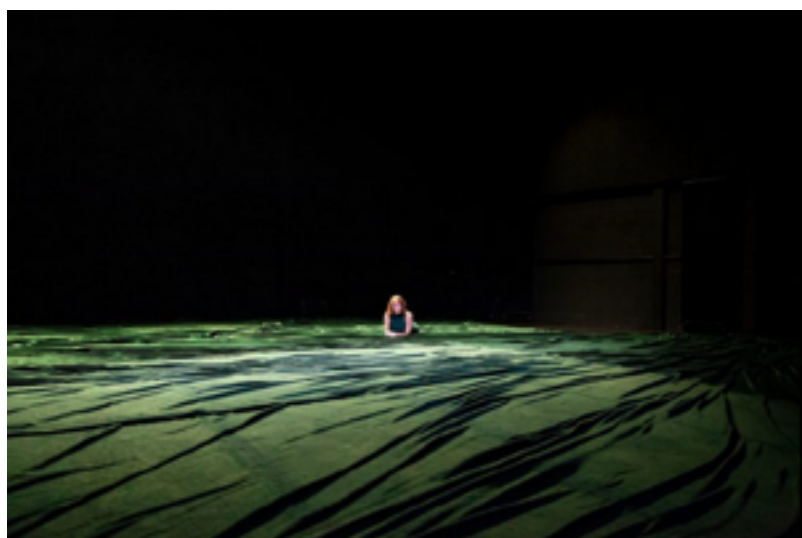


# Se mettre à table

*Le souper*

Par Marie Sorbier

11 novembre 2019



Si Yasmine Hugonnet engastrimythe avait choisi de nous rendre Dante, Julia Perazzini use de la même technique pour convier à souper son frère aîné, mort à huit mois bien avant sa naissance à elle. C'est donc à une conversation vespérale entre souvenirs, regrets et confessions que nous assistons, happés par la maîtrise léchée de tous les artifices théâtraux. D'abord, cette imposante nappe vert sombre qui recouvre amplement le sol, saisit le regard par sa couleur interdite – est-ce là un message subliminal pour affirmer sa méfiance du théâtre traditionnel ? – et qui va jouer des plis et des déliés toute la représentation. Matière vibrante, la lumière, sculptée par le magicien Philippe Gladieux, s'y heurte et s'y glisse esquissant une palette de nuances veloutées et délicates tout en osant d'abrupts noirs apposés soudain à des couleurs franches. Julia, habitée par son frère, pas tout à fait seule en scène donc, exploite avec méthode les potentiels signifiants et esthétiques de ce drapé, créant par ses ondulations une chorégraphie bienveillante qui accompagne les cheminements de la mémoire – de la résilience aussi – et lui permettent d'y trouver un abri pour sa (leurs) pudeur(s) aux moments les plus intimes. On se sent curieusement bienvenus à cette soirée de famille où tout se dit avec une sincérité et une distance qui évite avec justesse tout pathos et ne joue à aucun moment des cordes de l'émotion. Et même si la vulgarisation du récit d'Orphée et Eurydice raconté entre la poire et le dessert peut sembler un peu démagogique, l'ensemble de la proposition artistique impressionne par sa portée esthétique et thérapeutique, légère dans le témoignage, comme un bon plan libérateur que l'on souhaite partager à ses proches. A voix basse, Julia et Frédéric se racontent et se pensent.

## INFOS

Le souper

Genre : Théâtre

Texte : Julia Perazzini

Conception/Mise en scène : Julia Perazzini

Lieu : Arsenic (Suisse)

A consulter : <https://arsenic.ch/spectacle/le-souper>

## A propos de L'AUTEUR

**Marie Sorbier**

Rédactrice en chef de I/O

Fondatrice du journal et Directrice de la publication

# LES ATTRES

*Datadream, Autokèn ou Soirée d'études...* toujours plus de spectacles qui témoignent eux aussi de la vitalité d'une résistance artistique menée haut et fort par le festival. Texte Patrick Sourd



Dorothee Thiebert, Fuliger

## Le Souper

**Convoqué par Julia Perazzini, l'éternel absent des réunions familiales participe à ce fantasmagorique banquet mémoriel.**

Pour cette rencontre imaginaire qui évoque celle, mythique, entre Dom Juan et le Commandeur, Julia Perazzini sait qu'elle affronte un tabou, et commence par se moquer de l'interdit qui veut que l'on n'utilise pas la couleur verte sur un plateau, censée porter malheur dans les théâtres. Avec *Le Souper*, c'est un rideau de scène vert qu'elle déploie comme une immense nappe, un unique accessoire de jeu qu'elle froisse et sculpte tel un paysage, et dans lequel elle se drape sans crainte des superstitions. *Le Souper* a pour cadre un dialogue imaginé entre elle et son frère aîné décédé huit mois avant sa propre naissance. Se référant au cinéma d'Apichatpong Weerasethakul autant qu'au poème *De rerum natura* de Lucrèce, elle résume avec humour son propos en précisant : "Nous allons traverser *Le Souper* comme on traverserait une longue nuit, nous balader dans les couches du temps. Les croquer toutes en même temps, comme une lasagne." La mise en mots d'un désir de communiquer avec l'absent passe pour la performeuse par le recours à la ventriloquie et le faste des shows transformistes.

**Le Souper** écriture, conception et jeu Julia Perazzini, les 1er et 2 octobre, Friche la Belle de mai

## dSimon & Simon

**Quand le double numérique d'un artiste fait le show en échangeant d'égal à égal avec Tammara Leites et Simon Senn, ses créateur-trices.**

Questionnant l'intelligence artificielle pour la réalisation de ce projet, Tammara Leites utilise les capacités d'écriture et de réflexion acquises par un logiciel usant des techniques du *deep learning* (autoapprentissage). Travaillant à partir des données personnelles de l'artiste Simon Senn, la machine développe sa propre personnalité pour devenir son double numérique nommé "dSimon". Avec l'invention de ce personnage virtuel qui évoque une remise au goût du jour de l'imaginaire développé par Mary Shelley dans son roman, *Frankenstein* ou le *Prométhée moderne*, Tammara Leites s'amuse et s'inquiète en même temps d'une époque où les ordinateurs vont bientôt pouvoir prendre l'ascendant sur l'esprit humain qui les a construits. Sur le plateau, les protagonistes (y compris dSimon) vont débriefer leurs divers ressentis de l'aventure à travers le récit de sa genèse et une discussion à bâtons rompus en présence du public.

**dSimon & Simon** conception, mise en scène et jeu Tammara Leites, Simon Senn et dSimon, les 30 septembre et 1<sup>er</sup> octobre, SCENE44 . n + n corsino



Elise Larvego

# «Le Souper», à table avec un mort pour trouver la paix

Spectacles / Modifié le 11 novembre 2019 à 14:35



**Dans son spectacle «Le Souper», la comédienne Julia Perazzini est seule en scène au Théâtre Arsenic de Lausanne. Enfin, pas tout à fait seule...**

Jusqu'au 10 novembre, Julia Perazzini reçoit un invité. Il s'appelle Frédéric. L'appeler par son prénom ou lui donner un âge n'a pas été facile. Frédéric est mort alors qu'il était encore bébé, bien avant la naissance de Julia. Frédéric est donc son frère aîné à l'existence brève en tant qu'être vivant, mais continuellement présent en tant que mort.

Pendant longtemps, Frédéric n'a été qu'une photographie de bébé, exposée chez les parents, à côté des autres portraits de frères et sœurs qui l'ont suivi. Cette distance a trop duré, Julia Perazzini lui propose un souper en tête à tête. Cuisine italienne au menu. La petite soeur lui déclare: «Je t'ai invité ici parce que tu reviens tout le temps». Et le grand frère lui répond: «Oui, je voulais voir comment t'allais». Le geste rappelle Molière et son Dom Juan invitant à dîner la statue du Commandeur. Mais ici, il n'est pas question de bravade ou de défi blasphématoire, mais au contraire de réconciliation, de déjeuner en paix.

## La ventriloquie pour converser avec l'absent

Comment faire apparaître un mort sur un plateau de théâtre sans que cela ne vire au Grand Guignol? Par la voix et à travers le corps de la comédienne. Le timbre de Frédéric est aigu. Au début, il bute sur certaines voyelles. Il n'a pas une voix d'enfant, pas une voix d'homme adulte pour autant. Il est dans l'entre deux, dans l'incertain. Pour faire parler son frère décédé, Julia Perazzini utilise la ventriloquie. Ce n'est pas une astuce ou un procédé théâtral: ce frère, ou plutôt son absence si présente, se trouve précisément à l'intérieur de la comédienne, dans son esprit, dans ses rêves. Il est dès lors naturel que Frédéric s'exprime par sa voix et que ce dialogue naisse au sein d'une même bouche.

Spectateurs, nous voici donc face à la voix d'un mort. A nous de lui donner un corps, une présence physique. Dans la salle de l'Arsenic, à Lausanne, il n'y a qu'un immense rideau de théâtre vert posé sur le sol, un subtil jeu d'éclairage signé Philippe Gladieux et de la musique jouée en live par Samuel Pajand. Julia Perazzini bouge, chante, sculpte ce tissu, converse, écoute son frère lui raconter l'histoire d'Orphée et Eurydice aux Enfers. Notre imaginaire et nos propres souvenirs liés à la mort font le reste. Dans ce spectacle très intime et personnel, il est question de notre rapport à nos morts, à celles et ceux qui nous ont précédé et continuent à vivre avec nous, en nous. A leur présence plus ou moins active ou passive.

## Vinciane Despret, au bonheur des morts

Pour préparer ce spectacle, la comédienne a travaillé avec la chorégraphe Yasmine Hugonnet. Cette danseuse suisse pratique la ventriloquie dans ses spectacles de danse. Avec elle, Julia Perazzini a recherché «à articuler ce qui se meut entre le visible et l'invisible». Un livre a contribué également à la libération de cette parole venue d'outre-tombe: «Au bonheur des morts, récits de ceux qui restent» de Vinciane Despret.

>>> A écouter également: Vinciane Despret, la parole est aux animaux et aux morts:



Cette philosophe belge part d'un constat: nous parlons à nos morts, nous pensons à eux, nous leur rendons visite, parfois nous leur écrivons. Cette relation n'est pas à sens unique. Les morts ont une existence bien à eux, différente de leur statut d'anciens vivants et en aucun cas, cette existence relèverait du néant, du rien. Il existe un lien réciproque entre eux et nous. Pour Vinciane Despret, «le désir des morts d'être souvenus appelle les vivants à commémorer, tout comme l'obligation des vivants à le faire, convoque le désir des morts».

Thierry Sartoretti/mh

«Le Souper», Théâtre de l'Arsenic, jusqu'au 10 novembre.

Publié le 08 novembre 2019 à 14:03 - Modifié le 11 novembre 2019 à 14:35